

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

L'AMI DU LECTEUR

JOURNAL LITTÉRAIRE MENSUEL

Vol. I. No 3

MONTREAL, 15 FÉVRIER 1900.

Un an 25 cts. Le numero 3 cts.



LA PRISON DE LA VIPÈRE CORNUE.



Toujours en avant
Ne soyez pas trompés

DEMANDEZ LA



SPRUCINE...

Le Grand Remède Canadien contre la Toux, Rhume, Bronchite, Coqueluche, Grippe, l'Asthme.

Ceci est sans contredit le remède, contre la toux, qui a eu le plus de succès de tous ceux vendus ; quelques doses guérissent invariablement la plus forte attaque de Rhume, Croupe et Bronchite, et son succès est merveilleux comme cure des maladies pulmonaires. Dans les cas de toux obstinée et de Consommation Pulmonaire, etc., où les médecins ordonnent l'huile de Foie de Morue, on trouvera très avantageux d'y ajouter une doses de SPRUCINE, qui rendra l'huile plus agréable à prendre et plus efficace.

Sprucine! Est une préparation véritable de Gomme d'Épinette, de Cerisier Sauvage, et de Marrube (Horum).

Comme remède contre le Rhume, n'a pas d'egal.

C'est un article tout différent des composés de Gomme d'Épinette, etc., que l'on vante tant de nos jours. Ne vous trompez pas, en demandant la SPRUCINE ; elle est vendue dans des bouteilles rondes et chaque étiquette, circulaire et enveloppe portent la marque de fabri ne.—A vendre partout à 25c et 50c la bouteille.

B. E. McGALE, Chimiste, Montréal.

PILULES DE NOIX LONGUES DE McGALE POUR AFFECTIONS BILIEUSES &c.

VALANT LEUR PESANT D'OR

Avis aux Familles pour la Conservation de leur Santé!

LES PILULES de Noix Longues de McGALE . . .

Etant purement Végétales, peuvent être données en toutes saisons et dans tous climats ; elles ne contiennent ni mercuro ni minéral quelconque.

Pour le Mal de Tête, les Etourdissements et les Dérangements Bilioux

Prenez 2 ou 3 Pilules en vous couchant, et 1 ou 2 le matin à jeun, et répétez la même dose 2 ou 3 jours après, ou au besoin. TRAITEMENT.—Mangez peu, choisissant une nourriture simple et légère, substantielle et facile à digérer ; exercice modéré.

La Jaunisse.

Prenez 2 Pilules tous les matins à une heure régulière, avant de manger, et buvez 3 fois par jour, un verre à pied de tisane de Dandelion dont voici la recette : 2 onces de Racine de Dandelion dans une pinte d'eau bouillante, laissez tremper pendant une heure et coulez.

Constipation, Dyspepsie, Indigestion.

1 Pilule avant de diner ou en se couchant ou au besoin. TRAITEMENT.—Aliments nourrissants et légers. Ne jamais prendre ni soupes ni ragoûts, et boire très peu d'aucune liqueur en mangeant ; exercice modéré en plein air.

Les Pilules de McGale sont les meilleures Pilules de famille pour l'usage général. Les directions et explications entourent chaque boîte. Voyez que le nom de McGale se trouve sur chaque paquet.

25c. PAR BOITE ; 5 BOITES POUR \$1.00.

Expédié franc de port sur réception du prix.

B. E. McGALE, Chimiste, Montréal.



Montreal, 1^{er} Mars, 1879.

*Messrs Brayley Sons & Co.
Montreal.*

Messrs,

*Nous nous servons
des "Teintures Turgis" depuis long
temps et toujours avec la plus
complète satisfaction. Non seulement
les couleurs sont belles et brillantes,
mais elles sont durables et les
étoffes teintes (coton, soie et laine)
ne se déteignent pas du tout.
Nous ne pouvons trop recommander
ces teintures.*

Les Dames de Miséricorde

Adressez une carte-poste avec votre adresse, mentionnant l'AMI DU LECTEUR et nous vous enverrons gratuitement un livre sur la teinture.

Brayley Sons & Cie,

57 RUE WELLINGTON,

MONTREAL.

L'AMI DU LECTEUR

JOURNAL LITTÉRAIRE MENSUEL

ABONNEMENT :

Douze mois 25 cts.
Un numéro 3 cts.

Pour tout ce qui concerne la rédaction et l'administration s'adresser à

LA CIE DE L'AMI DU LECTEUR,

No 2 Maple Avenue,
Montréal.

Téléphone Main 187.

MONTRÉAL, 15 FÉVRIER 1900.

CHRONIQUE

IMITATIONS LITTÉRAIRES

Sous ce même titre, dans sa *Mosaïque* du 1^{er} octobre 1899, le "Musée des familles" a montré le célèbre poète anglais Milton s'appropriant sciemment ou par hasard le sujet d'une pièce de théâtre italienne fort médiocre pour en faire l'œuvre grandiose qui s'appelle le *Paradis perdu*. C'est le cas de dire que tant vaut l'homme, tant vaut le sujet, assertion dont nous pouvons démontrer aujourd'hui la justesse en citant un fait d'un ordre inverse qui n'est pas moins significatif.

Dans les dernières années du XVII^e siècle et dans la première partie du XVIII^e, le monde des lettres françaises comptait comme l'un de ses membres les plus actifs un ci devant docteur en théologie, nommé Laurent Bordelon, qui, délaissant l'étude des textes sacrés pour la culture du bas comique théâtral, fit jouer quelques pièces: *Le Mysogène*, ou *la Comédie sans femmes*, *M. de Mont-en-Trousse*, *le Clain et le Corain*, etc., dont le succès négatif lui prouva qu'il faisait fausse route. Alors, dit un biographe, il se jeta dans la morale, qu'il traita comme il avait traité la comédie, c'est-à-dire en accommodant un style plat et bizarre à des sujets extraordinaires, et l'on eut d'insipides récits, intitulés, par exemple: *Voyages forcés de Becafort*, *hypocondriaque*, *Gougan*, ou *l'homme prodigieux transporté en l'air, sur la terre et sur les eaux*, *Titotutesnosy* ou *Tasse-Roussi-Priou-Titara*, etc, qui, après avoir un moment excité la curiosité par la bizarrerie du sujet, la rebutèrent presque aussitôt par la froideur et l'insignifiance du style. Bordelon avait d'ailleurs coutume de dire qu'il ne travaillait que pour son propre plaisir, aussi lui reprochait-on qu'il ne travaillait guère pour celui des autres. "Mes ouvrages sont mes péchés mortels," disait-il encore.—Très bien! lui répliquait-on, mais c'est le public qui en fait pénitence. Un jour enfin, le fade écrivain crut avoir une idée de génie, parce qu'il conçut le projet de s'approprier la donnée de ce chef-d'œuvre d'esprit et d'observation qui a pour titre: *Don Quichotte*; et il mit au jour, en deux forts volumes très joliment illustrés, un livre portant ce titre quelque peu prolixo: *Histoire des imaginations extravagantes de M. Oufle, causées par la lecture des livres qui traitent de la magie, du grimoire, des démoniaques sorciers, loups-garoux et du sabbat, des fées, ogres, esprits follets, génies, fantômes et autres revenants, des songes, de la pierre philosophale, de l'astrologie judiciaire, des horoscopes, talismans, jours heureux et malheureux, éclipses, comètes et almanachs, enfin de toutes les sortes d'apparitions, divinations, sortilèges, enchantements, et d'autres superstitieuses pratiques.*

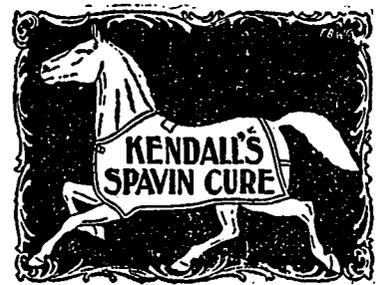
Comme on le voit, le sujet est analogue à celui de Cervantès, à savoir les troubles produits dans un esprit faible par la lecture de certains livres. Mais bientôt s'établit la différence. D'une part, Cervantès, très spirituel et très habile écrivain, pronant pour héros un long et maigre hidalgo, dont la noble exaltation et la franche ingénuité font un type caricatural mais restant empreint d'une réelle poésie. Il a d'ailleurs le soin de

lui donner comme acolyte, sous une forme physique toute opposée, le type accompli du gros et sympathique bon sens populaire.

D'autre part, Bordelon qui, sans habileté de mise en scène, sans charme de diction, raconte les ridicules aventures d'un vulgaire bourgeois au cerveau détraqué, flanqué d'une famille insignifiante. Un soir de carnaval, par exemple, tout ce monde ayant amplement festiné et bu à l'avenant, l'un des fils, attendu par ses amis au bal masqué, a étalé dans sa chambre les divers costumes de mascarade dont il est possesseur, il en endosse un et part. M. Oufle, qui ne peut reposer et rôde dans la maison, entre dans la chambre du jeune homme, voit un costume d'ours, et il a l'idée de s'en vêtir pour aller faire peur à sa femme, mais à peine s'en est-il couvert que le sommeil s'empare de lui. Il s'endort, et quand il se réveille, au bout d'une heure, le voilà convaincu, étant donné les idées qui le hantent d'ordinaire, qu'il est devenu *loup-garou*, et le voilà courant la ville en hurlant, en hondissant, comme doit faire tout bon sujet du démon atteint de lycanthropie, et la moitié d'un volume est consacrée aux incidents de cette pérégrination nocturne. C'est un de ces épisodes (effroi causé à des musiciens donnant une aubade) que représente l'une des deux estampes dont nous donnons le fac-similé d'après le livre publié en 1710. L'auteur nous montre M. Oufle croyant voir partout autour de lui des incarnations du diable et des esprits.

Nous devons constater que l'*Histoire des imaginations extravagantes de M. Oufle* obtint un assez grand succès populaire. On la réimprima même luxueusement en 1754, mais aujourd'hui, complètement oublié comme production littéraire, elle n'est guère connue que des curieux et des collectionneurs recherchant les bonnes éditions de volumes devenus rares.

Pas de conjectures Sur les résultats.



Cet homme sait ce qu'il a fait et comment il l'a fait. Des attestations comme la suivante sont une preuve suffisante de ses mérites.

Oshawa, 22 février 1898

Chers messieurs.—Veuillez m'envoyer un de vos traités sur le cheval; votre nouveau livre tel qu'annoncé en anglais sur l'enveloppe de la bouteille. J'ai guéri deux **Eparvins** et une **Courbe** avec deux bouteilles de votre remède pour les Eparvins de Kendall, et ce, en quatre semaines.

FRANK JUBERIN.

Prix, \$1; six pour \$5. Comme liniment à l'usage des familles, il n'a pas d'égal. Demandez à votre pharmacien le remède pour les Eparvins de Kendall et aussi "un traité sur le cheval", livre gratuit, ou adressez-vous à

Dr J. B. Kendall, Enosburg Falls, Vt.

FEUILLETON DE "L'AMI DU LECTEUR"

La Vipère Cornue

Nous tenions garnison à Oran, et mon esprit fut d'autant plus frappé des bizarres circonstances qui entourèrent l'événement dont je veux parler, que mon imagination avait été vivement impressionnée par les étrangetés de cette terre d'Afrique, pleine de contrastes pittoresques, d'anomalies saisissantes, d'harmonies inexplicables et de mystères insoudés : "Région voilée !" comme disent les Arabes.

Il semble qu'à chaque pas un sphinx se dresse pour vous jeter une interrogation qui vous inquiète, vous menace, vous irrite et vous fascine.

Ce qui étonne surtout, c'est l'opposition inouïe que forme notre civilisation, là où nous l'avons implantée, avec l'aspect sauvage de la nature, aux portes mêmes de nos villes.

J'y songeais un soir, où, du haut d'une promenade couronnant les falaises du port, j'apercevais et la cité aux maisons blanches et les noires montagnes qui l'entourent.

La nuit s'était faite brusquement : une nuit splendide.

La brise tiède et parfumée soulevait faiblement les flots qu'elle poussait mollement sur la plage ; l'onde caressait la terre en exhalant des soupirs d'une douceur infinie.

Le ciel, resplendissant de feux, illuminait la mer profonde ; et les vagues ondulantes semblaient rouler des milliards d'étoiles dans leurs plis phosphorescents.

Oran se déroulait sous mes pieds, joyeuse et folle en ses plaisirs bruyants ; ses innombrables terrasses, les minarets de ses mosquées, les silhouettes de ses forts, sa sombre Casbah, citadelle des beys, se profilaient sur l'azur ; à une hauteur prodigieuse, se dressait le Santa-Cruz, vieux volcan chauve aux feux mal éteints.

Du point où je me trouvais, j'entendais les fanfares des *guinguettes* où le soldat s'amusait et les hurlements des fauves, errant dans les ravins du mont.

A trois cents pas de moi, hors des murs, une hyène poussait ses rauquements lugubres en flairant les émanations d'un cimetière ; sous les arbres voisins, un officier de spahis tenait une brune Andalouse enlacée à son bras.

L'écho mêlait ses sinistres plaintes de bête féroce affamée au bruit charmant des murmures d'amour.

J'attendais, me laissant aller au charme puissant de cette scène, l'heure de monter au Santa-Cruz ; il s'agissait pour moi d'aller apprendre à la cime de ce pic, comment on *tient son âme*—selon le mot arabe.

Nombre de conscrits sont sujets la nuit, en Afrique, à des terreurs vagues, causées par les cris lamentables des chacals clamant dans les ténèbres ; comme rien n'est plus dangereux que de confier à un poltron la garde d'un poste endormi, comme tout soldat est appelé à faire le service de sentinelle perdue, on engage ceux qui ne sont pas sûrs d'eux-mêmes, à passer plusieurs nuits dehors pour s'aguerrir ; excellente méthode, qui laisse un jeune homme se mesurer à lui-même les épreuves et qui lui donne le vrai courage peu à peu.

Je réfléchissais donc à l'ascension que j'allais tenter ; quand je me sentis touché à l'épaule ; je me retournai et je vis derrière moi un colporteur juif que nous avons surnommé Mathus (abréviation de Mathusalem), parce qu'il paraissait plus que centenaire.

Il courait sur ce vieil homme des bruits fort singuliers ; on affirmait qu'il avait trouvé moyen de vivre au-delà de toutes les limites connues ; on disait qu'il usait de son secret pour allonger l'existence d'un chien, fidèle compagnon, qui depuis cinquante ans et plus le suivait, le nez sur ses talons. Ce chien tout gris de vieillesse, était cassé comme son maître.

C'était un grand souloughi (lévrier) d'apparence fatidique, un chien comme on en prête aux sorciers du moyen-âge.

Il était avéré que, devant le général Lamoricière curieux de savoir à quoi s'en tenir sur le père Mathus, un ex-janissaire du bey, devenu notre interprète, avait juré par le Prophète, que, pour sa part, il avait pleine et lucide souvenance d'avoir jeté des pierres au chien du Juif, à l'âge de sept ans : ce janissaire dépassait la cinquantaine. Et l'homme et l'animal semblaient alors déjà très âgés.

Mathus était sordidement vêtu, selon la coutume des israélites avant notre conquête.

Il allait, plié en deux, appuyé sur un grand bâton noir, rasant presque le sol de la pointe de sa barbe domesurée ; barbe vénérable, douce, soyeuse et si blanche, qu'elle éblouissait comme une neige immaculée.

Le crâne du centenaire était singulier ; il n'avait pas un cheveu : les bosses en apparaissaient à nu : elles frappaient par leur texture tourmentée et leurs énormes protubérances ; on eût dit des loupes.

Pour s'imaginer quelle était sa physionomie, il faudrait se représenter une face de squelette, recouverte d'un parchemin usé par le frottement en de certaines places, racorni par le feu en de certaines autres ; puis placés dans des orbites domesurées, sous des cils d'une prodigieuse épaisseur, des yeux petits, profonds, clignotants, et luisants par échappées, comme ceux du loup dans l'ombre.

La main était remarquable, *craquante et claquante*, disions-nous, parce que l'on entendait le cliquetis des osselets ; la peau colleuse et rugueuse donnait aux doigts des nodosités comme il s'en voit aux pattes des vautours : les ongles formaient griffes.

En somme, Mathus était une espèce de momie vivante et marchante, produisant sur ceux qui la voyaient pour la première fois un effet funèbre ; on eût d'un mort desséché dans la tombe et sorti de son cercueil pour se mêler aux vivants.

Mais, à la longue, on s'habitua à lui comme on s'habitue à tout.

Nous, soldats, nous le connaissions beaucoup ; il nous vendait une foule de menus objets contenus dans un éventaire suspendu à son cou. Les uns le disaient riche, d'autres pauvres. Mais, peu soucieux de ce qu'il pouvait être, nous achetions son fil et son cirage, parce qu'il se contentait d'un gain modeste.

Il ne parlait presque jamais ; pourtant il m'avait questionné deux fois pour me demander des renseignements sur les reptiles (j'en faisais collection).

Souvent il prenait sur ma planche, dans la baraque où

nous champions, un gros volume d'histoire naturelle et le compulsait avec intérêt.

Curiosité bizarre pour un colporteur.

Tel était l'homme qui m'avait touché l'épaule.

J'étais assez intrigué de savoir ce qu'il me voulait.

—Viens !... me dit-il laconiquement.

—Où cela ? demandai-je.

—Viens, répéta-t-il, tu le sauras.

J'éprouvais une indéfinissable sensation, mélange d'étonnement, de joie et d'appréhension, en présence du personnage quasi-fantastique qui me *voulait quelque chose*.

L'homme-légende que nul n'avait expliqué, le Juif de cent cinquante ans qui semblait ne pas devoir mourir mourir, celui dont chacun eût voulu connaître les secrets, le vieillard dont la ville, la province, l'Algérie entière s'occupaient, le père Mathus avait besoin de moi !

J'allais peut-être savoir le mot de cette énigme vivante.

Et pourtant j'étais vaguement effrayé : un mystère est à l'imagination ce que l'abîme est à l'œil ; je craignais de plonger mon regard dans le passé de ce vieil homme, comme on redoute le vertige, quand on sonde un précipice.

Mathus me fixait ; il lut l'irrésolution sur mon visage ; je voulais des explications.

Les villes algériennes sont pleines d'embûches ; on y tombe souvent sous le yatagan d'un Arabe ou le stylet d'un Espagnol.

J'avais à me reprocher quelques-uns de ces méfaits qu'on commet à vingt ans, et qui vous attirent la haine des gens.

Mais au lieu de me parler plus longuement, le Juif se mit à marcher devant moi sans proférer une parole de plus.

Je le suivis malgré mes répugnances. Il connaissait le cœur humain, ce vieil homme ! Il savait bien que la curiosité me pousserait sur ses talons.

Nous pénétrâmes dans le ghetto d'Oran.

Ruelles sombres ; maisons puantes ; quartier fétides...

Nous avançions silencieux.

Il s'arrêta devant une mesure qui tombait en ruines, en ouvrit la porte disloquée et me fit pénétrer dans une allée obscure et fétide au bout de laquelle se trouvait une seconde porte ; il y frappa trois coups saccadés, du bout de son bâton.

Je supposais que quelque vieille juiveresse édentée allait paraître ; mais j'entendis des voix fraîches pousser de joyeuses exclamations ; la porte roula sur ses gonds et je me trouvai devant deux jeunes filles d'une beauté idéale, deux vierges de Judée comme Delacroix en peignait.

Leurs suaves profils se dessinaient en pleine lumière au seuil d'une cour spacieuse, entourée de colonnes mauresques, dallée de marbre, toute resplendissante des blanches clartés de la lune.

La mesure masquait un palais.

Les jeunes filles débarrassèrent l'aïeul de son bâton, le prirent chacune par un bras après avoir reçu son paternel baiser et voulurent le conduire ; il dit un mot : elles se retournèrent, jusqu'alors elles ne m'avaient pas remarqué.

A peine m'ourent-elles aperçu que l'une d'elles quitta Mathus et vint à moi.

—Pardonne moi, me dit-elle en français, mais me tutoyant à la mode orientale, je ne t'avais pas vu.

Puis, selon l'antique coutume, elle me prit par la main et me servit de guide.

Nous arrivâmes ainsi dans une grande chambre, sorte de laboratoire d'alchimiste, toute garnie de squelettes, d'alambics, de cornues et de livres ; c'était le cabinet d'études du vieux patriarche.

Les deux jeunes filles assirent l'aïeul dans un grand fauteuil ; elles m'invitèrent à prendre place en face de lui ; l'une d'elles apporta des chibouques, tandis que l'autre allait chercher sur un plateau deux tasses de café maure qu'elle nous servit. Tout cela sans qu'un mot fût prononcé ; mais sauf les lèvres, tout parlait en elles, la salle me paraissait pleine de bruit ; les sandales frappant le sol, les robes soyeuses frôlant les meubles, les grands yeux noirs étincelants sous les cils, les mains que l'émotion agitait légèrement, disaient des phrases enchantées.

J'étais ravi de ce début ; malheureusement le vieillard prononça quelques mots hébreux, elles se retirèrent toutes deux après m'avoir salué à la française.

Il me sembla que l'une s'en allait à regret.

A vingt ans, j'étais comme tous les jeunes gens ; j'avais de ces fatuités-là.

Une lampe brillait dans la chambre ; mais quand les deux jeunes filles eurent disparu, il me sembla que la nuit se faisait. Le poète arabe l'a bien dit : "La beauté de la femme illumine le cœur de l'homme comme le soleil fait resplendir l'univers."

Je n'avais plus devant moi que le vieux Mathus fumant gravement. Il songeait. J'attendis, observant tout avec curiosité dans cette chambre.

Je fus frappé surtout d'apercevoir des charpentes de mastodontes et de grands chats des cavernes ; ces ossements démesurés, appartenant aux races disparues, étaient agencés et complétés avec beaucoup d'art et de science.

—Eh ! me dit enfin Mathus au bout d'un instant, tu ne me demandes plus ce que je veux de toi.

—Je suppose que tu vas me le dire ? lui répondis-je.

—Tu supposes bien, fit-il.

Et il se remit à fumer.

Un grand quart d'heure se passa sans qu'il ouvrit la bouche.

Pour moi, connaissant les préjugés des Orientaux contre les Français, qui passent chez eux pour des gens toujours ridiculement pressés, curieux et bavards, je résolus de me montrer patient et impassible.

Je humai la fumée du chibouque.

Le vieux Juif me devina.

—Tu as raison, dit-il en souriant ; pour un jeune homme, tu as du tact ; tu n'es pas étourdi, je puis avoir confiance en toi. J'ai besoin d'un dessinateur pour me tracer des planches, car je fais un grand travail que je veux orner de gravures anatomiques. Je t'ai vu manier le crayon ; tu en sais assez pour esquisser mes animaux antédiluviens. Je te demanderai le secret sur mes découvertes, et je te payerai bien. J'ai rendu, dernièrement encore, de grands services au directeur de la province ; j'obtiendrai une exemption temporaire de service, et tu seras nourri à notre table tant que dureront tes travaux. Cela te convient-il ?

Une vive curiosité pour lui, les beaux yeux de la jeune fille par laquelle je croyais avoir été remarqué, le pressentiment de je ne sais quelles mystérieuses aventures qui m'attendaient, me firent accepter ; mais je posai une condition.

—Je ne veux être, dis-je au vieillard, sur le pied d'infériorité avec personne dans la maison.

—C'est entendu, dit-il en souriant.

Puis, à part lui :

—Ces damnés Français sont tous ainsi, fiers et humbles à la fois !

—Qu'entends-tu par là ? demandai-je.

—Fiers devant les hommes à ne pas vouloir se courber devant ceux qui les dominent de cent coudées par le génie ; humbles devant les femmes à ramper devant elles. Ainsi, je suis cent fois plus intelligent et plus savant que toi ; tu ne voudrais pas te plier sous ma supériorité, ce qui serait juste pourtant. Et si l'une de mes filles (elles sont inférieures à toi sous le rapport intellectuel) le voulait, elle te ferait embrasser le bout de ses babouches.

Je ne répondis rien ; le reproche était juste.

Puis il ajouta :

—Tu entreras en fonctions demain ; mais, dès ce soir, je veux te consulter sur une étrangeté que tu m'expliqueras peut-être tout jeune que tu es. Prends cette grande boîte percée de trous que tu vois là ; soulèves-en le couvercle avec précaution, car elle contient une vipère noire, de celles que vous appelez cornues et qui donnent la mort en une minute.

Je pris la boîte, mais j'hésitais à l'ouvrir ; on a l'instinct de certains dangers et j'entendais une voix secrète me crier que cette vipère jouerait un rôle fatal dans ma vie.

La vipère noire est le plus redoutable de tous les reptiles ; il donne la mort instantanément.

Fort heureusement, on en trouve très peu dans le Tell (versant de l'Atlas qui regarde la mer), elle abonde dans le Sahara et dans les Angadet (petits déserts).

Elle est zébrée de raies noires ; sa tête petite, dessinant un V très caractérisé, est effrayante de férocité ; les yeux, deux points presque imperceptibles, sont implacables et brillants comme des éclats de jais noir que le soleil frappe.

La particularité qui distingue cette espèce est une sorte de corne, placée sur le crâne aplati et qui ajoute je ne sais quoi d'étrange à la laideur de cette venimeuse petite bête.

Elle foisonne en certaines régions à ce point que nos colonnes furent plus d'une fois arrêtées dans leur marche : chaque touffe d'alfa contenait une famille de reptiles ; les hommes étaient piqués à chaque instant et tombaient foudroyés. Il fallait alors incendier le terrain.

On passait ! Et, au milieu des cendres, on apercevait des milliers de petits squelettes enroulés dont les os craquaient sous le pied.

Je sais plus de trente bivouacs en Afrique que l'on appelle : "camp des vipères" pour ce motif.

On pouvait certes concevoir une légitime appréhension d'ouvrir une boîte renfermant l'un de ses reptiles.

—Va donc ! me dit le vieux Mathus. Crains-tu qu'elle ne se love et ne te saute à la figure (*lover*, s'élançer) ? Elle est fixée au fond de la boîte.

Je n'en soulevai pas moins le couvercle avec précaution : le vieux juif haussait les épaules.

—Laisse cela, me dit-il, et quittons-nous si tu te méfies de moi. Mais sache bien que si je voulais me débarrasser de toi, je possède une certaine poudre dont un grain dans ton café eût suffi pour te donner une maladie du cerveau dont tu serais mort en un mois, sans qu'on eût soupçonné un empoisonnement.

Je sentis qu'il disait vrai et je bannis toute crainte ; j'ôtai brusquement le couvercle, et j'aperçus une vipère, retenue sur la planche du fond de la boîte, par un système de fils de laiton passés et repassés autour du corps du reptile.

Celui-ci était immobile !

Mais il roulait avec fureur deux prunelles flamboyantes et le feu qui en jaillissait leur donnait une profondeur incroyable ; je ne saurais mieux comparer cette puissance de réfraction qu'à celle d'un diamant noir placé dans l'orbite de l'œil et que la vie animerait.

Pendant que je tenais mes regards fixés sur ceux du serpent et que je prenais plaisir à me laisser pénétrer par leurs rayonnements magnétiques, calculant, par leur effet sur moi-même, l'action qu'ils pouvaient exercer sur les petits oiseaux, je sentis deux griffes se poser sur mes épaules et une tête velue toucher ma joue...

Je laissai tomber le coffret et me retournai brusquement.

Mathus se mit à rire.

Ma frayeur était causée par le grand chien noir qui avait voulu contempler, par-dessus mon épaule, ce que contenait la boîte.

Je ramassai celle-ci.

La vipère s'était enfuie.

Mathus s'en aperçut.

—Monte sur ton fauteuil ! me dit-il tranquillement.

—Mais toi ?

—Ne crains rien pour moi.

Le serpent avait disparu.

Mathus se mit à siffler un air plein de notes stridentes, mêlé de sons rauques formant une sauvage mélodie ; il s'accompagnait en frappant sur sa table avec son bâton de façon à imiter les nègres jouant du *derbouka*.

Musique singulière qui agaçait les nerfs tout en donnant à l'âme des sensations d'un charme étrange.

La vipère sortit presque aussitôt de dessous un meuble, montra sa tête, son corps et se mit à ramper vers le vieillard ; elle s'arrêta devant lui, s'agita convulsivement, se dressa sur sa queue et se balança en cadence.

Le Juif précipita la mesure de son chant guttural ; le reptile se dandina frénétiquement ; il s'affaissait parfois comme pâmé, puis se relevait d'un bond et se tordait de plus belle.

Entre deux sifflements Mathus me dit rapidement :

—Prends-la et mets-la dans la boîte ; tu l'y fixeras avec le laiton.

Je le regardai offaré.

—Prends donc ! répéta-t-il impérativement.

Mais pour une fortune je n'y aurais pas touché.

Alors Mathus saisit son bâton et frappa le parquet sans cesser de siffler ; une de ses filles apparut.

C'était celle qui m'avait regardé d'une certaine façon.

Il lui montra le reptile qui dansait toujours.

Elle se baissa pour le ramasser, mais, surmontant mes craintes, je la devançai et je saisis la vipère à plein corps ; sa

tête dépassant ma main, elle continua à se pencher de droite à gauche, se tortillant sous l'étreinte de mes doigts ; ses yeux demi-clos ressemblaient à ceux d'un mélomane en extase.

Je devais être très pâle ; le contact glacé de la vipère me causait une violente répulsion ; je m'empressai de déposer, dans la boîte cette odieuse petite bête, et je l'enlaçai avec les fils de laiton.

—C'est fait, dis-je.

Mathus, au lieu de se taire brusquement, baissa peu à peu de ton et son air parut se perdre au loin par dégradations successives.

Il me sembla que les dernières notes affaiblies m'arrivaient d'une lieue ; à cette distance illusoire, elles étaient d'une douceur infinie.

En écoutant, je regardais la jeune fille qui s'était adossée, comme la première fois, au fauteuil du vieillard.

—Noémie, lui dit celui-ci quand il eut fini, ce Français vient d'accomplir pour toi un trait de courage ; quoiqu'il n'ait couru aucun danger, tu lui dois une récompense, car il eût préféré essuyer un coup de feu que toucher à la vipère ; donne-lui ta main à baiser et laisse-nous.

Il y avait, dans la voix du Juif, je ne sais quel amer ricancement que je remarquai et qu'elle dut saisir, pût-elle blêmir légèrement ; mais ce fut une sensation fugitive, car, presque aussitôt, rougissante, elle me tendit ses doigts effilés avec une gaucherie adorable.

Je n'osai, devant l'aïeul dont les rides du coin de l'œil étaient railleusement plissées, les serrer trop ardemment contre mes lèvres ; il me parut que cette main saisie répondait légèrement à la pression de la mienne.

La jeune fille se retira lentement. Elle se retourna avant de laisser tomber la porte sur elle ; cette fois sûrement elle me sourit.

Le regard de Mathus flamba, son vieux chien s'agita en grondant ; mais ce fut l'affaire d'un instant.

Le maître redevint ironique ; le lévrier se calma.

J'étais profondément troublé, Mathus dut s'en apercevoir, quoique, par une brusque question, j'eusse cherché à dérouter sa perspicacité diabolique.

—Par quel magique pouvoir rendez-vous ainsi les serpents inoffensifs ? demandai-je.

—C'est un secret que tu sauras un jour avec bien d'autres, si je suis content de toi, me dit-il. Mais causons. J'ai trouvé et pris cette vipère auprès du fort Santa-Cruz, il y a quelques jours. Je collectionne, comme toi, des reptiles, mais non pas dans le même but. J'ai besoin de sujets pour mes expériences ; je cherche le moyen de prolonger la vie des animaux.

—On prétend que vous l'avez trouvé, dis-je.

—En partie, répondit-il négligemment ; je suis parvenu à un résultat que vos médecins ignares croiraient merveilleux. Je me fais fort d'atteindre un âge qui se rapprochera de celui des anciens patriarches, mais je ne garderai bien de divulguer mes découvertes.

—Pourquoi ?

—Ne pouvant conserver la jeunesse, à quoi bon conserver la vie ? Que deviendrait le monde s'il était encombré de vieillards comme moi ?... Il faudrait s'en débarrasser par la mort violente ; le parricide serait érigé en loi d'utilité sociale, comme en certaines îles de l'Océanie. Mais si je réussis à terminer

mon œuvre, je léguerai mon secret à un disciple. Et vos chirurgiens, qui sont des aigles comparés à vos médecins, viennent de m'ouvrir une voie nouvelle.

—Comment ?

—Par la découverte de la résection des os.

—Les os, vois-tu, s'écria le Juif en s'animant, voilà ce qui nous a toujours entravés ; je dis nous, car, de père en fils, nous cultivons ces sciences occultes, dédaignées de vous, et qui pourtant ont été le berceau des sciences modernes.

L'alchimie est devenue la chimie et la physique ; aux sorciers du moyen-âge, vous devez la chiromancie dont un des vôtres a démontré la vérité ; à eux aussi, vous devez la phrénologie ; l'art de deviner la présence de l'eau sous le sol ; le magnétisme, l'électricité. A moi, héritier de travaux de quinze générations, l'homme devra peut-être un éternel printemps. Tu me regardes, incrédule. Sache-le pourtant : un seul point m'arrêta longtemps. Je pouvais renouveler les tissus, les muscles, la chair ; je n'avais échoué que devant les os qui deviennent durs, cassants, à mesure que l'homme vieillit.

Moi et mes ancêtres avons vainement tout essayé pour vaincre cette difficulté ; mais je touche au succès. En coupant une section d'un os et en laissant subsister le périoste, on parvient à reconstituer l'os tout entier ; ces opérations heureuses l'ont déjà prouvé.

Or sais-tu ce qui arrive ?

Ici Mathus s'exalta ; il se leva comme bondissant, illuminé ; il me sembla que son front rayonnait ; phénomène magnétique et fréquent chez les hommes inspirés et que les peintres anciens ont rendu plus sensible en ceignant les têtes des grands hommes d'une auréole, sorte de nimbe lumineux.

—Il arrive, reprit Mathus, que la partie régénérée de l'os d'un vieillard est jeune et moëlleuse, comme si le sujet avait vingt ans ; il arrive que le problème est à peu près résolu ; il est possible par des résections successives de renouveler entièrement la charpente humaine. Il me faudra bien longtemps encore pour résoudre toutes les difficultés, mais j'y arriverai. L'avenir m'apparaît radieux.

Puis soudain, me saisissant le bras et me secouant avec frénésie :

—Quoi ! gronda-t-il, ta face reste morne ; tu ne tressailles pas d'espoir ; tu ne crois pas !...

Le vieux Mathus se trompait.

Une lumière s'était faite dans mon esprit ; j'entrevois une possibilité qui m'effroyait ; devant cette large perspective d'horizons immenses ouverte devant moi, mon esprit reculait épouvanté.

L'esprit humain, aveuglé par les préjugés, se raidit contre les démonstrations les plus logiques, si la lumière le frappe brusquement ; mais s'il y est préparé peu à peu, il se familiarise même avec les impossibilités et se laisse éblouir par les lueurs trompeuses des paradoxes.

J'arrivai, par une série d'étonnements en face de réalités inexplicables, à ne plus regimber devant les suppositions les plus étranges ; la théorie fantastique du vieux Mathus, tout en m'effrayant, prouve que j'y ajoutais foi, me fascinait ; je crus à la solution du problème impie cherché si longtemps par l'homme voulant échapper à la mort, ce joug pesant dont Dieu nous écrase.

Parfois même, il m'arrive encore—mais je suis ces pensées

dangereux—il m'arrive de me demander si la science humaine n'en arrivera pas, de découvertes ou découvertes, à trouver le secret de la vie sinon éternelle, du moins reculée jusqu'à des limites indéfinies.

C'est folie, je le sais, et pourtant...

Naguère encore, on riait de tant d'hypothèses, traitées d'utopies, qui sont devenues des vérités palpables et tangibles.

Mais passons; il est trop dangereux de se complaire au bord de ces gouffres.

J'ai voulu seulement peindre l'état mental dans lequel je me trouvais, quand ce bizarre savant développait devant moi son audacieux système, me faisant entrevoir, comme but à ses efforts, l'immortalité, ce rêve de l'homme en lutte contre Dieu.

Mais une autre pensée s'empara de mon esprit; une question que je n'osais faire voltigea sur mes lèvres.

Il la devina.

Ce juif avait le don de lire dans la conscience des hommes comme dans un livre ouvert.

—Tu te demandes si je peux fabriquer de l'or? me dit-il brusquement.

C'était vrai.

—Comment le savez-vous? dis-je.

—Parce que, de l'élixir de longue vie à la pierre philosophale, il y a trop près pour penser à l'une sans songer à l'autre. Un homme aussi familiarisé que moi avec l'observation des évolutions de l'entendement, se trompe rarement. Je vais te répondre: "Oui, je sais faire de l'or!"

J'eus un soubresaut de surprise.

—Tout d'abord, me dit-il, l'homme a cru aux quatre éléments; puis il a reconnu que ce qu'il prenait pour des corps simples étaient des corps composés. Aujourd'hui on compte un nombre assez grand d'éléments, entre autres, l'or, l'argent, le fer, etc. Mais existe-t-il des différences bien profondes, bien tranchées entre les divers métaux? Non. Plus d'un de vos savants commence à soupçonner que tous ont la même base et ne se distinguent que par le procédé de formation des molécules. Or depuis deux cents ans, on avait découvert dans notre famille le secret de la nature; mon trisaïeul a fabriqué le premier lingot qui soit sorti des cornues d'un chimiste. Mais il faudrait une fortune immense pour créer trente livres de ce métal; à ce métier, on se ruinerait au lieu de s'enrichir; de même deux de vos physiciens ont pu, tu dois en avoir entendu parler, faire du diamant; mais ils ont dépensé mille pour un. Aussi avons-nous considéré nos découvertes comme pures curiosités scientifiques, non productives. Mais j'ai un sûr moyen d'acquérir un trésor auprès duquel celui des Rothschild ne sera rien.

—Vraiment! fis-je, incrédule cette fois.

—Oui, vraiment, dit-il irrité. Ne comprends-tu pas, petit esprit, cerveau de belette, linotte française, ne comprends-tu ce grand mot: qui a temps a argent? Sûr de vivre vieux, presque sûr de rajeunir, j'ai placé dans divers états la fortune de la famille. En cent ans, un million en rapporte trois cent entre les mains d'un habile homme. Avec cela et la jeunesse, j'aurai un levier capable de soulever le monde. La vraie pierre philosophale, le vrai creuset à fabriquer l'or, c'est l'intérêt cumulé et une vie longue.

—Pourquoi colporter si vous êtes riche? demandai-je.

Il sourit.

—Sache, dit-il, que l'homme aux trésors (expression arabe) est un objet d'envie; il faut qu'en me voyant travailler, chacun doute de ma fortune. On me soupçonne vaguement d'avoir beaucoup de piles de duros, mais en n'est pas certain. Par là ma sécurité est assurée.

—En effet, on répand sur vous mille fables, dis-je; le public vous croit sorcier, jeteur de sorts, *chercheur de trésors*...

—Ah! pour cela, fit-il, il a raison; je cherche et je chercherai longtemps les trésors enfouis pendant les révolutions aux environs de cette ville; je suis sur la trace de plusieurs, d'un surtout qui paraîtrait fabuleux, si je le chiffrais, et qui me permettrait de quitter l'Algérie, de réaliser mes fonds et d'aller m'établir au lieu que j'ai choisi pour mes espérances de rénovation. J'aurais atteint enfin le chiffre que je me suis fixé; sur ce trésor, mes ancêtres m'ont laissé des renseignements un peu vagues, mais suffisants pour un homme patient et perspicace; il n'échappera pas à mes investigations.

Cette révélation, faite par un homme rudent, me donna la crainte d'être mystifié par une fausse confiance.

Un nuage dut passer sur mes yeux, car il me dit:

—Oui, oui, tu as raison, je te comprends; mais si je parle, c'est que je ne crains rien de toi; car tu ne partiras pas d'ici sans que j'aie la certitude absolue de ton silence.

—En tous cas, une menace te servirait mal! dis-je résolument.

—Je le sais, fit-il; mais sonde bien ton cœur et dis-moi si tu es disposé à me trahir.

Voulait-il faire allusion à un certain espoir qui m'avait saisi au sujet de sa fille Noémie? Était-ce de mes intérêts désormais mêlés aux siens qu'il voulait parler? Je ne pus le deviner.

Toutefois il avait raison; je ne songeais guère à divulguer ses secrets.

Je me voyais disciple de ce merveilleux philosophe, je me voyais son gendre, je me voyais riche, heureux et puissant; je crus au trésor, à l'amour de Noémie, je crus à l'éternité sur la terre transformée en paradis...

Mathus ne me laissa pas réfléchir longuement.

—Revenons à la vipère, me dit-il. Je veux te consulter à son sujet; obligé de connaître toutes les sciences, je me contente d'en étudier les grandes lignes d'ensemble; les détails m'échappent forcément. Ainsi j'ignore à quelle variété appartient cette *vipère cornue*; elle porte au cou un bourrelet de chair que personne n'a signalé jusqu'ici (que je sache du moins).

La vipère avait en effet un renflement très-prononcé des chairs autour du cou.

—Avant d'expérimenter sur ce serpent, reprit Mathus, je voudrais être fixé sur un point, à savoir: si ce collier est un phénomène isolé ou le trait caractéristique d'une race.

—Ce doit être un accident, dis-je. Aucun traité d'histoire ne le signale. Mais que veux-tu faire de ce reptile?

—Les serpents sont de tous les animaux ceux qui ont la vie la plus dure: ils subissent la douleur et les mutilations facilement (la queue d'un lézard repousse); ce sont d'excellents sujets pour mes études; c'est pourquoi je me suis empressé de m'emparer de celui-ci.

Jo regrette que ce serpent fasse exception parmi les individus de son espèce. Comment ce bourrelet de chair lui est-il venu? Cherchons.

J'avais déjà saisi un crayon, et de la pointe je tâtai le collier : il me parut formé de deux replis de la peau.

—Ecarte les replis, me dit-il.

J'obéis. Nous étions curieusement penchés sur la boîte, Mathus, le grand chien noir et moi ; la vipère nous regardait de ses petits yeux brillants.

Muni de deux morceaux de bois effilés, je séparai les deux bourrelets et une raie jaune, brillante comme l'or, apparut très distincte ; mais la peau de la vipère glissa sous une de mes baguettes et le filet coloré fut recouvert.

—Maladroit ! fit Mathus.

Je relevai la tête et je vis son visage bouleversé par l'anxiété.

—Vite dit-il, recommence. Ne vois-tu donc pas que je suis ému !

Je m'empressai de renouveler mon expérience ; cette fois j'eus la main sûre, la raie jaune fut de nouveau éclairée, elle jetait les fauves reflets de l'or bruni.

Mathus haletait.

—Tiens... tiens bien...

Il essaya d'allonger la main pour toucher du doigt le bourrelet ; mais un frémissement convulsif l'en empêcha.

—Mon Dieu ! fit-il, si c'était...

Enfin, il dompta sa faiblesse par un effort énergique, il se roidit contre les frissons qui le secouraient.

Que lui faisait donc à cet homme cette bande dorée qui ornait le cou d'une vipère ?

Je ne me l'expliquais pas ; mais sa face crispée, ses prunelles dilatées, son air d'égarément prouvaient qu'une tempête intérieure bouleversait tout son être.

—Mon Dieu !... si c'était... répétait-il tout bas.

Enfin son ongle volue toucha la bande d'or ; il y eut comme un choc de corne sur du métal ; je perçus distinctement ce bruit léger.

—On dirait d'une bague passée autour du cou de la vipère ! m'écriai-je en regardant Mathus qui ne parlait plus.

Il resta immobile un instant. Les yeux, démesurément agrandis, se retirèrent peu à peu de leurs orbites, si loin que j'en fus épouvanté.

Il voulut parler.

Impossible !

Une écume vint souiller ses lèvres et il tomba foudroyé.

Dans sa chute, il renversa la lampe qui s'éteignit ; l'obscurité se fit profonde.

A mes pieds gisait le corps du contenant ; dans mes mains, je tenais la boîte, du fond de laquelle les yeux étincelants de la vipère-cornue étaient dardés sur moi.

Un hurlement lamentable retentit.

C'était le grand chien noir qui pleurait son maître... Cette scène dura quelques instants à peine ; car, aux aboiements du chien, Noémie et sa sœur accoururent avec des flambeaux ; je leur aidai à relever Mathus.

Il n'était pas mort. J'étais très-effrayé, très-inquiet, Noémie s'en aperçut.

—Ce n'est rien me dit-elle, rassurez-vous, notre grand-père n'est pas en danger.

Déjà sa sœur avait versé sur les lèvres du vieillard quelques gouttes d'une liqueur.

Ce devait être un puissant cordial, car Mathus sortit brusquement de sa syncope ; en quelques secondes, il reprit pleine et entière possession de ses facultés ; je ne vis jamais plus rapide changement ; on eût dit que rien d'extraordinaire ne s'était passé.

Son réveil, du reste, dut lui être doux : ses deux enfants étaient à ses genoux.

Il baisa ses deux filles au front et les renvoya ; cette fois, bien décidément, Noémie me regarda d'une façon expressive.

Mathus soupira si profondément que je trasailis.

—Tu souffres encore ? demandai-je.

—Physiquement, non, me répondit-il ; moralement, oui. Je ne puis m'habituer à l'idée qu'il me faudra te donner l'un de mes anges.

Je fus stupéfait de cet aveu inattendu.

—Ah ! fit-il, ma franchise te surprend. Que veux-tu ? je réfléchis trop longtemps avant d'agir pour ne pas agir vite. Noémie t'aime, tu en es déjà fou, tu l'épouseras. Au fond, c'est un heureux événement, car il va me donner un disciple fidèle. Mais il m'est pourtant cruel d'être obligé de partager la tendresse de ma préférée avec un autre.

Puis avec douceur :

—Du reste, je m'y habituerai. Je sens que l'amour dont tu es possédé est profond, durable, exclusif ; Noémie te dominera et tu me seras forcément dévoué.

J'étais abasourdi par cette révélation.

—Je dois t'expliquer comment la passion de Noémie lui est venue. Les femmes rencontrent l'amour comme on rencontre un précipice ; elles s'y jettent sans réflexion. Tant mieux si, au fond du gouffre, elles trouvent un paradis ; tant pis si c'est un enfer.

Il reprit :

—Te souvient-il d'une rixe où tu fus presque assommé, un certain soir, rue des Juifs ?

—Oui, dis-je.

—Tu te rappelles comment la querelle est venue ?

—Sans doute. Des Espagnols à demi ivres insultaient une femme voilée ; je les apostrophai, ils m'injurèrent, je ripostai.

—Un des pauvres diables l'a payé cher ! Noémi lui jeta à la tête un vase de fleurs qui lui fêla quelque peu le crâne et lui cassa un bras ! fit Mathus.

—C'était donc elle que ces Espagnols poursuivaient ?

—Eh oui ! L'enfant, grâce à toi, se réfugia chez un des nôtres ; elle assista à toute cette scène du haut d'une terrasse.

—C'est elle alors qui m'a crié de fuir ?

—Oui. Pourquoi ne l'as-tu pas fait ? Ils étaient trois.

—J'en avais bonne envie une fois la jeune fille en sûreté, et certes, vêtu en colon, j'aurais joué des jambes ; mais, avec mon uniforme de zouave sur le dos, je ne pouvais battre on retraite.

—Tu avoues que tu as eu peur, pour un Français c'est d'une rare franchise.

—Moi, je confesse que le péril m'effraye d'abord, et que j'ai besoin d'une grande force de volonté pour dominer cette faiblesse première.

—Tu veux dire pour vaincre l'instinct de la conservation et

qui est une des grandes lois providentielles. Tu as violé cette loi pour obéir à un préjugé ridicule et absurde. Songes-y.

Au revoir ! je t'attends demain matin. Un moment encore : Rappelle-toi que, sous peine de ne plus la revoir, je te défends de dire un mot d'amour à Noémie avant que je t'y autorise. Quand l'heure sera venue, je vous fiancerai.

Et Mathus frappa trois fois le parquet.

—Noémie, dit-il à sa fille, reconduis notre hôte.

La jeune fille me précédait.

Arrivés près de la porte de la cour, elle se retourna et m'interrogea du regard.

Je me souvins de la recommandation de Mathus, et, sans mot dire, je saisis la main de Noémie. Je n'avais pas parlé d'amour...

En quittant Mathus, ma tête et mon cœur étaient en feu ; j'étais saisi d'espairs insensés. Je voulus analyser les événements de cette soirée.

Il était probable que je ne resterais pas longtemps soldat.

Mais je songeai que je devais passer à la porte du Ravin, où des camarades étaient de garde et m'attendaient ; car le matin j'avais annoncé mon intention et mon fusil était déposé au poste.

Si je ne sortais pas des murailles, je risquais fort d'être en butte aux plaisanteries de mes amis et je compromettais une réputation d'homme déterminé que je m'étais donné beaucoup de mal à mériter.

De plus, le capitaine serait fort mécontent de voir que j'avais employé à flâner, la permission donnée pour se promener.

Je résolus d'agir comme si je n'avais pas rencontré Mathus

Je me présentai au poste, pris mon arme, je serrai la main de mes camarades et je commençai mon ascension.

J'arrivai devant le fort, sans me douter que j'en étais tout près. C'était une construction espagnole, solide, imposante, sévère ; tous les bastions construits par l'Espagne, ont un caractère indélébile, ils ressemblent à des cloîtres.

Je pénétrai sans hésiter au milieu des décombres ; je m'installai dans une tourelle. Je méditais depuis une demi-heure environ. Je crus que, le calme de la raison aidant, je parviendrais à rire de *l'élixir de longue vie*. Mais non.

Plus je tournais et retournais la question plus je croyais à une solution. Je me débattais en vain contre l'attraction qui attirait mon esprit.

Je réfléchissais donc, quand je regardai...

Au-dessous de moi se dessinait le profil de Mathus. Il était seul. Mais, aux clartés de la lune, je reconnus sous son bras la boîte au fond de laquelle gisait la vipère cornue. Mathus s'arrêta ; il posa sa boîte à terre et se mit à inspecter minutieusement le terrain. Instinctivement je m'étais caché derrière la tourelle ; mais je ne perdais pas un des mouvements du vieillard ; lui ne m'avait ni vu, ni entendu. Il n'avait pas amené le grand chien noir. Je m'en étonnai d'abord ; mais il est impossible d'empêcher un chien d'aboyer contre les chacals.

Je me rappelai la défense de l'épier que Mathus m'avait faite ; mais la curiosité est une des plus fortes passions de l'homme ; plus forte que l'amour, plus forte que la haine, plus forte que l'ambition et l'avarice.

Pour la satisfaire, on sacrifie tout : passé, avenir, présent.

J'aurais dû marcher droit à Mathus, lui dire comment je me trouvais au Santa-Cruz, me retirer s'il me l'ordonnait.

Non ! Je restai accroupi au bord du rempart, compromettant toute ma vie pour pénétrer le secret du centenaire.

Ce qui m'intriguait le plus vivement c'était la boîte.

Maudite boîte !

Sans elle...

Sans elle, je m'en serais allé et tout ce qui m'advint ne serait pas arrivé ; et tout ce qui n'arriva pas me fût advenu.

Mais la vipère cornue avait frappé mon imagination ; sa bande dorée, qui avait tant ému Mathus, me semblait être la clef de quelque mystère.

Je voulus savoir...

Mathus s'assit sur une pierre.

Il était en proie à une agitation extrême, autant que j'en pus juger par le tremblement nerveux de ses mains qui ne pouvaient ouvrir le couvercle de la boîte. Enfin elles y parvinrent.

—Quo va-t-il faire ? pensai-je. A quelle étrange pratique va-t-il se livrer, le vieux sorcier ?

Mais jusqu'au dernier moment, je ne devinai rien.

Il tira de la boîte la vipère cornue, la regarda un instant, puis la posa à terre.

Je fus très étonné de voir qu'il avait attaché un fil au cou du reptile, en sorte qu'il le tenait en laisse, comme on tient un chien.

Le petit serpent restait immobile sur le sol.

Mathus me parut contrarié ; mais il se frappa le front en homme qui saisit une subito inspiration, il porta sa main gauche à ses lèvres, et, dans ses deux doigts ouverts en foughe, il poussa un sifflement strident.

La vipère se prit à fuir aussitôt, tirant sur le fil.

Mathus se laissa guider par la vipère, activant sa marche par des sifflements répétés.

Ils arrivèrent ainsi tous deux à la brèche que le temps avait faite au rempart. La vipère chercha à se glisser à travers les pierres amoncelées.

Mathus l'arrêta.

Distinctement j'entendis sa vieille voix, cassée et haletante, murmurer :

—C'est là !

Il attira à lui la vipère, la prit dans sa main et retourna à la boîte dans laquelle il l'enferma.

Puis il se dirigea vers un autre point du fort.

Voulant le suivre, je passai mon fusil en bandoulière.

Quand la curiosité vous talonne, il n'y a plus d'obstacles.

Je tombai tout près de la brèche ; j'avais presque envie de m'arrêter là et de fouiller ces pierres ; il avait dit : "c'est là !" Mais je songeai que je pourrais toujours revenir et qu'il valait mieux suivre le vieillard. Je longeai rapidement les remparts, couvert de leur ombre, prêt à me coucher sur le sol si Mathus reparaisait.

Il revint sur ses pas en effet, et je m'étendis à plat ventre, au milieu des ronces et des jujubiers sauvages.

Il passa non loin de moi, retournant à la brèche et portant sur son épaule des instruments de travail ; une pioche, une pelle, un lovier ; tous trois de forme particulière et probablement très-légers, car ce vieil homme ne pliait pas sous le faix.

Il s'arrêta devant la brèche et se mit à déblayer le terrain avec une ardeur fiévreuse.

Moi, cloué à ma place, suspendant ma respiration, je regardais, j'écoutais, m'attendant à quelque bizarre dénouement, à quelque catastrophe semblable à celles qui terminent les fabuleuses légendes du moyen-âge. Mathus travaillait avec un ardeur extrême; la fièvre devait avoir galvanisé le vieillard. Sous la main du centenaire, les pierres volaient et roulaient le long des talus des fossés avec fracas.

Ce vieil homme, au milieu de ces vieilles ruines, avec sa barbe blanche, ses grands bras décharnés, son crâne nu, son aspect sybillin, ce juif mystérieux, ce savant étrange, en quête d'un étrange secret, avait prit des proportions extraordinaires à mes yeux.

Je n'osai plus bouger.

Il continuait son œuvre de démolition avec acharnement, maniant la pioche, le pic et la pelle avec une force juvénile, déblayant le terrain.

Une vague appréhension me rivait au sol, une curiosité violente me poussait à m'approcher.

La curiosité l'emporta, car sans en avoir conscience je me trouvai à deux pas du vieillard; j'avais rampé lentement, avec une adresse extrême.

Une forte broussaille m'arrêtait et me protégeait à la fois; je m'installai derrière cet obstacle.

Mathus travailla longtemps, une heure environ.

Je m'approchai peu à peu, il pratiquait une sorte d'ouverture dans l'entrée d'une poterne, donnant accès dans un souterrain.

Quand le passage qu'il pratiquait fut assez grand pour lui permettre de passer, il s'y introduisit jusqu'à mi-corps, s'assura qu'il pouvait entrer et se retira ensuite.

Il se tourna de mon côté, s'essuya le front, but une gorgée de liquide contenu dans une petite fiole, et s'éloigna encore du théâtre de ses recherches. Il passa non loin de moi, sans me voir. Il était extraordinairement surexcité, sans doute par l'effet de l'élixir qu'il avait bu.

Je remarquai que son front rayonnait et que ses yeux lançaient des éclairs.

Il disparut à l'angle d'un bastion du fort.

Tout à coup, sans motif appréciable, sans en avoir pris la résolution préalable, par un élan d'une spontanéité qui me surprit ensuite, je bondis vers la poterne.

Ce qui m'arriva peut se comparer au déplacement d'un morceau de fer qui va vers l'aimant, malgré la loi d'attraction qui tend à le maintenir en place.

Je me faufilai à travers l'ouverture, et je me trouvai dans un long couloir qui se prolongeait sous terre; je ne le vis pas, il faisait une nuit épaisse dans ce souterrain; mais une pierre qui roula, et dont l'écho vibra au loin, me fit apprécier la distance par l'étendu du son.

Une fois entré dans cette galerie, je songeai que Mathus allait m'y surprendre en revenant.

En un clin d'œil, j'étais mes chaussures et je les pris à la main, pour ne pas faire de bruit; puis j'allumai une allumette.

Alors je vis se dérouler devant moi un de ces passages qui servent à conduire des troupes de l'intérieur à l'extérieur des forts pour les sorties; je mesurai de l'œil une trentaine de mètres jusqu'au premier coude.

J'étoignis mon allumette et je marchai aussi vite que possible, comptant mes pas en avançant, de façon à me défier des heurts à l'approche du tournant, auquel j'arrivai bientôt.

Je m'y embusquai et j'attendis...

Je me tenais blotti, immobile, le cou tendu, les yeux dilatés perçant l'ombre, vers l'entrée du couloir.

J'entendis du dehors les pas de Mathus revenant.

Ce souterrain formait pour l'acoustique une oreille géante.

Était-ce hasard, était-ce combinaison prévue mais je ne me rappelle pas sans frissonner l'effet nerveux que produisirent sur moi les vibrations démesurément agrandies de ces pas ébranlant le sol.

L'ombre de Mathus, interceptant la lumière à l'entrée de la galerie, m'annonça son approche.

Le vieux juif s'engagea dans le souterrain; il portait d'une main sa lanterne, de l'autre, la boîte où la vipère était renfermée.

Il posa sa lumière à terre, retira le reptile, s'assura au poignet le fil qui enchaînait son guide bizarre et excita celui-ci par un sifflement dont toute la galerie retentit.

Le serpent fila aussitôt rapidement; mais, au lieu de se diriger vers le fond du couloir, il fit un brusque détour et revint du côté de l'entrée, obliquant à droite et cherchant à s'engager dans les pierres mal cimentées d'une fausse-porte murée.

Plus tard, en examinant ces lieux attentivement, je reconnus que cette apparence de porte était une sorte de reduct vouté, dans le genre des refuges construits dans les tunnels pour abriter les hommes que surprend la locomotive; celui-là était fort large et formait une chambre d'environ quarante mètres carrés de large.

L'entrée de cette cave, était bouchée, mais les maçons avaient dû se hâter dans leur besogne, car le ciment mal pris s'était émiellé.

Mathus avala quelques gouttes de son élixir et il se mit à l'œuvre avec une fébrile ardeur.

Moi, je suivais les progrès du vieillard avec anxiété; le dénoûment approchait, j'en avais le pressentiment.

Que cherchait-il derrière ce pan de maçonnerie? Un trésor, peut-être.

Tant de drames sanglants, tant de crimes atroces s'étaient accomplis en ce vieux fort, sinistre gardien d'Oran!

Ce qui me préoccupait surtout, c'étaient certaine légende très-accréditée parmi les Arabes et racontant que, dans une cave du Saint-Crux, gisait une des filles d'un des beys d'Oran, condamnée par son père, à la suite d'aventures romanesques à être enfermée dans cette crypte murée.

Le bey qui avait succédé à ce père impitoyable avait ordonné d'ouvrir la chambre souterraine de la princesse, pour la faire ensevelir en terre sainte, dans le cimetière musulman, avec les honneurs dus à son rang.

Mais, prodige inexplicable! on avait trouvé la jeune fille rose, fraîche, souriante et semblait dormir d'un calme sommeil, alors qu'on s'attendait à la voir morte et décharnée.

Puis, incompréhensible caprice, le bey prévenu de ce qui arrivait, était venu contempler ce miracle insigne, l'avait constaté et avait ordonné de ne point toucher à la jeune fille, de refermer la crypte hermétiquement et, sous peine de mort, défense était faite d'y entrer.

Cors-Verrues — Employez l'onguent de
McGale, 15c par boîte
franc de port. — **B. E. MCGALE, Chimiste,**
2123 Rue Notre-Dame, Montréal.

Le bey, dit-on, voulait voir si la princesse resterait encore longtemps ainsi, et il se proposait de faire rouvrir plus tard son *in-pace*.

Je savais que chaque légende arabe a une base réelle ; de ce conte quelque chose était vrai.

Mathus avait certainement connaissance de toute cette histoire ; il avait été intendant de plusieurs beys ; peut-être était-ce à son instigation que l'on avait remuré la porte du souterrain ; ses longues recherches sur la prolongation de la vie humaine me la faisaient supposer.

Mais pourquoi cette vipère ?

Pourquoi cette espèce de conjuration cabalistique ?

Un savant comme Mathus ne pouvait croire aux pratiques surannées des sorciers du moyen âge.

Tout à coup un éboulement m'arracha à mes réflexions : un pan de mur s'éroulait.

Mathus laissa crouler la fausse porte dont il avait descellé la base.

Quelques pierres, menaçant chute, tenaient encore au sommet ; mais, dans son impatience le juif risqua le passage et entra dans le caveau.

Ma première idée fut de l'y suivre, j'avancai de quelques pas hors de ma cachette.

Soudain je m'arrêtai.

A ce moment décisif, je repris pleine et entière possession de moi-même ; je me souvins de Noémie et de ma promesse à son aïeul, et des menaces de celui-ci.

Ce fut un éclair de raison dont mon cerveau fut illuminé : j'eus honte de mon rôle ; je sentis que je devais fuir puisque j'avais pris l'engagement de ne jamais espionner le centenaire.

Il est des minutes où la conscience se réveille et parle plus haut que les passions dans un cœur d'homme ; je pris la résolution de me retirer.

Heureux si j'avais pu l'accomplir.

Pour gagner la campagne, il me fallait passer devant l'ouverture de la chambre où Jacob se trouvait, je devais ramper lentement afin de ne pas attirer son attention : je redoutais instinctivement la lutte que j'aurais à soutenir contre moi-même, quand je me trouverais si près du vieillard, si près du lieu où gisait son secret. Dehors, ayant l'espace pour moi, j'aurais triomphé de la tentation, je me serais lancé à toutes jambes dans une direction opposée à celle de Mathus et j'aurais dompté ma dangereuse curiosité.

Dans ce couloir, où il me fallait rester en place, où je longeais la fausse porte, un regard eut été si tôt jeté, l'œil y était facilement ébloui, la raison s'égarait si vite !

Eh bien, loyalement, je crus mieux faire de rester derrière l'angle qui me servait d'abri.

J'analyse mes impressions les plus fugitives parce que, rarement, jamais peut-être, un homme ne se trouva dans l'étrange position où m'avait jeté une succession d'événements extraordinaires ; parce que cette heure fut pour moi solennelle et fatale.

Peut-être le mieux eût-il été d'appeler Mathus, de lui raconter tout ce qui s'était passé.

Il eût compris que, venu au Santa-Cruz pour passer une nuit dans ses ruines, je n'étais pas coupable de préméditation ; que j'avais été surpris par sa présence inopinée.

Ce grand analyste du cœur humain devait bien le savoir ; on se laisse désarçonner au moral comme au physique par des écarts imprévus. Il m'eût pardonné.

Oui, sûrement il m'eût pardonné.

Mais cette idée ne me vint pas ; j'étais trop déterminé à réparer ma faute pour ne pas la mettre à exécution si cette leur avait brillé pour moi.

Je plaide ma cause largement ; car peut-être Mathus, qui n'entendit pas ma justification, la lira-t-il. Cet homme doit se souvenir de moi ; il s'inquiète sans doute de ce que je fais ; car enfin j'ai tenu sa vie entre mes mains. Menacé, en cas de légitime défense, ayant devant moi un vieillard, derrière lui d'incalculables richesses, je résistai à la fascination de l'or, à l'instinct de la conservation ; je reçus un coup de feu, une blessure, sans riposter.

Il doit me tenir compte de tout cela, le vieux juif d'Oran.

S'il me lit, il m'appréciera.

Je crois que dans certaines crises l'âme a des pressentiments que la science peut expliquer ; les facultés et les sens surexcités acquièrent une puissance inouïe, et des indices imperceptibles sont alors analysés avec une incroyable lucidité et commentés presque instantanément. Puis le magnétisme doit jouer un grand rôle dans ces circonstances ; le rayonnement électrique des êtres et des choses est arrivé à son maximum d'intensité, à une puissance de projection énorme, et il se produit des chocs à d'incroyable distance.

Était-ce bien la défiance qui fit sortir le juif de la chambre ou je ne sais quel secret avertissement de ma présence, donné par un de ces pressentiments éminents admettent aujourd'hui ?

Toujours est-il que, sa lanterne en main, il regarda autour de lui ; mais il ne pensait pas que l'on se fût introduit dans le souterrain ; il n'en inspecta que l'entrée et les abords.

Pourtant il lança dans ma direction un regard qui pesa lourdement sur moi.

Enfin il rentra.

J'entendis alors un bruit... un bruit sec, métallique, qui vibra clair, sonore, brillant ; il me sembla entendre des cascades de piastres, de louis, de sequins tomber sur des flots d'or.

Mathus avait un trésor !

.....

L'or sonnait et tintait...

Je ne voyais pas Mathus ; mais je me l'imaginai soulevant, à pleines mains, les pièces entassées et les laissant retomber sur les monceaux rutilants qui emplissaient le caveau.

Par mon oreille frappée de sons divers, je me représentais assez exactement—j'en jugeai plus tard—les trésors fabuleux que le juif avait découverts.

Il me parut qu'il piétinait dessus, parce que ses pieds, glissant sur les couches de sequins, les déplaçaient ; j'en entendais les grincements.

Puis je reconnus aussi qu'il devait se trouver, parmi la monnaie, des lingots dont la chute était très lourde ; si lourde, que Mathus dut renoncer à soulever l'un d'eux, puisqu'il poussa les geignements de l'homme impuissant à déplacer un fardeau.

Je prêtai une telle attention à ce qui se passait dans la chambre, que j'oubliai et ma résolution et ma situation ; mon esprit fut tout plein de cette idée : supprimer ce que pouvaient contenir les quatre murs de la cachette !

La curiosité avait subitement repris son empire ; ma conscience engourdie avait perdu le sien ; l'or ajoutait sa fascination à la soif de savoir ; je m'avançai vers le *réduit*.

Mais, imprudence inexplicable (dont vainement je cherchai le motif), au lieu de ramper, au lieu de me dissimuler, je marchai droit et rapidement au but.

Et pourtant je surpris Mathus.

La lampe éclairait la salle ; l'or couvrait le sol, le pavant de richesses inouïes, que le centenaire foulait de ses sandales.

Mais, et voilà ce que je n'avais pu deviner ! parmi les pistoles, les lingots et les piastres, des bijoux, bracelets, bagues, ceintures, se trouvaient mêlés ! L'éclat scintillant des brillants me frappa.

Toute évaluation était impossible.

Mathus était calme.

Il procédait à un trillage intelligent qui lui permettait d'emporter de suite les plus précieuses valeurs, sous le plus léger format.

Il cherchait les perles et les diamants.

C'était réellement une puissante nature que celle de ce juif ; l'espoir l'avait presque tué ; la réalité le trouvait froid, résolu, calculateur.

Moi, je perdais la tête.

J'entrai, sans savoir ce que je faisais, frappant de mon talon le tapis métallique, regardant tout avec l'ébahissement stupide qui paralyse les facultés, fou peut-être, égaré à coup sûr, n'ayant aucun plan, aucune arrière pensée, aucune prévoyance de ce qui arriverait.

Certains rêves donnent une idée de cet état de l'âme.

Dans ces rêves, on voit se dérouler, sans y prendre part, des prodiges auxquels on est mêlé, c'est-à-dire qu'on y joue un rôle passif ; alors on ne s'intéresse à ce qui se passe que par nécessité et l'on ne cherche qu'à voir, sans tâcher d'influer sur le cours des événements.

Ainsi de moi.

Mais je ne songeai point.

Du reste l'idée ne me vint pas que je pouvais être endormi et sous l'oppression d'un cauchemar ; l'illusion laisse toujours un doute ; l'intelligence qui sommeille a des soubressauts ; et l'homme qui étouffe une hallucination, cherche à y échapper ; il se console, se disant : Je sortirai de ma torpeur, celui qui rêve un beau songe craint le réveil.

Moi, je sentais la réalité.

Mathus, arraché à sa préoccupation, se retourna et me vit.

De sa robe il tira un revolver.

Un revolver !

Je me souviens que je fus étonné et froissé.

Cela jurait avec la couleur locale ; ce juif devait avoir un pistolet à pierre avec garniture d'argent, comme tout Oriental.

Au lieu de l'arrêter, au lieu de protester, ou de chercher à éviter le coup, je réfléchissais à cela.

Il fit feu...

Je crois qu'il ne m'avait pas reconnu.

Le projectile me frappa.

Mathus avait tiré un peu précipitamment ; sa balle ne m'atteignit qu'au bras, me déchirant les chairs légèrement, sensation d'un coup de fouet qui cingle fortement la peau nue.

Le juif avait plusieurs balles à tirer ; je le compris et je me

baisai tout en bondissant contre lui ; sa seconde décharge passa au-dessus de ma tête. Il fut renversé, désarmé en un clin d'œil et réduit à l'impuissance.

Il m'avait reconnu.

Sous ma main qui le terrassait, il murmurait des reproches dont je fus piqué.

—Eh ! maître, lui dis-je, ce n'est pas après avoir voulu m'assassiner qu'il faut me traiter ainsi. Relevez-vous.

Je l'aidai à se remettre sur pied.

Il me regardait d'un air farouche ; moi je riais de sa peur, n'ayant aucune intention mauvaise.

—Maître, dis-je, ne vous méprenez pas ; je ne vous veux aucun mal ; je me repens d'avoir manqué à ma promesse.

Puis, rapidement, je lui racontai ce qui s'était passé depuis le moment où je l'avais aperçu ; son visage se rassérénait peu à peu ; mais il advint—j'en ai pleine souvenance maintenant—que, dans ma précipitation, je ne songeai pas à lui exposer le motif qui m'avait fait grimper au Santa-Cruz ; si bien qu'il dut supposer que j'avais voulu l'espionner.

Oubli malheureux !

—C'est bien ! me dit-il ; tu es moins coupable que je ne le craignais d'abord. Emplis tes poches de bijoux, comme moi ; prends-en tant que nous pourrons en porter sans éveiller l'attention en passant aux portes de la ville. Hâtons-nous.

J'étais enchanté de la tournure que prenait l'affaire. Mathus pardonnait ! Nous allions redescendre à Oran, je verrais Noémie ; je...

Et mes mains fiévreuses fouillaient les tas d'or pour y trouver les pierres précieuses.

—Assez ! me dit Mathus au bout d'un instant. Pas d'imprudence. Ne risquons pas de tout perdre ; il ne faut pas que l'on ait l'idée de nous fouiller, quand nous passerons au *Ravin*. Nous reviendrons faire un second voyage avec des mules et nous enlèverons tout.

—Allons-nous-en, dis-je.

—Pas encore ! fit-il. Les portes ne s'ouvrent qu'au jour ; nous ne devons rentrer qu'à sept heures, comme gens qui ont fait une promenade matinale. Asseyons-nous et fumons en causant jusqu'à l'aurore.

Mon cœur bondissait de joie, le vieux Mathus me traitait familièrement, sans rancune ; je me voyais au comble de tous mes vœux.

Je tirai ma blague pour rouler une cigarette ; lui bourrait une petite pipe indigène.

—Quel tabac fumes-tu donc là ? me demanda-t-il d'un air d'intérêt.

—Du Bosson ! fis-je.

—Votre Bosson est le meilleur débitant d'Oran, c'est vrai, dit-il ; mais voici un certain *touchran*, qui est divin pour la cigarette. Essayes-en.

J'ous la niaiserie d'accepter ; je me laissais aller à une confiance aveugle, quand j'aurais dû être tout défiance et tout soupçon.

Je fumai.

—Ah ! ça, maître, dis-je, puisque nous n'avons plus rien à faire, causons. Nous sommes amis à cette heure ; tu me vois disciple docile et dévoué ; ne m'expliqueras-tu pas tes secrets ?

—Lesquels ?

—La vipère d'abord.

—Ah ! fit-il, volontiers. Le reptile t'intrigue, tête folle, tu ne m'as donc pas deviné ? Ce collier qu'elle avait au cou, était un anneau d'or ; je cherchais ce trésor depuis bien longtemps ; ayant rencontré la vipère aux abords des fossés et remarquant cette bague engagée à son cou, j'en conclus que cette petite bête avait son repaire dans l'endroit même où gisaient les richesses que mon aieul m'avait signalées. Je me dis que probablement, en rampant le serpent par mégarde, soit en cherchant une issue, soit autrement, avait engagé sa tête dans l'anneau ; et qu'une fois entré, celui-ci était resté, l'animal n'ayant aucun moyen de s'en débarrasser.

Peu à peu les chairs avaient fait bourrelet.

—Mais, demandai-je, comment l'as-tu dressée ?

—Je ne l'ai pas dressée. Tout reptile, placé près de son trou, cherche aussitôt à regagner celui-ci. J'attachai un fil au cou de la vipère et je la lâchai non loin du lieu où je l'avais attrapée ; je sifflai pour activer sa fuite qu'elle dirigea naturellement vers son refuge. Et mon espoir n'était pas vain, mes conjectures n'étaient pas fausses, puisque nous sommes assis sur un trésor immense. Quant à mon influence sur les reptiles, je la dois aux *chârmes de serpents* qui m'ont enseigné leurs pratiques.

—Et ton chien ? demandai-je.

—Il a treize ans, me dit-il. Je n'ai, moi, que quatre-vingt-dix ans, mes ancêtres ont tous vécu cent trente ans ; j'ai donc encore le temps de trouver le problème que je cherche ; d'autant plus que ceci—il me montra sa fiole—me poussera en tout cas jusqu'à cent soixante. Pour nous entourer de mystères et avoir un prestige contre les Grands et la foule, nous avons toujours pris soin dans la famille de passer pour très vieux : quand le père était mort, le fils qui avait toujours avec lui une ressemblance extrême, lui succédait, se vieillissant si cela était nécessaire. Nous possédions une race de chiens qui se perpétuait inaltérable, dont on réservait toujours deux vieux mâles prêts à succéder à celui qui, chargé d'accompagner le représentant de la famille, le suivait partout. De là, l'erreur des gens d'Oran ; de là les deux ou trois siècles que l'on donne parfois à mon levier et à moi. L'auriculaire est resté convaincu que j'avais cent cinquante ans ! Fume donc encore une cigarette.

Et il me tendit son tabac.

—Parlons de nos projets, de Noémie, reprit-il ; nous allons partir : nous...

Et il me grisa en me berçant d'espérances ; je fumais toujours.

Ma tête pourtant s'alourdissait : je ne lui répondais plus ; peu à peu je m'engourdis ; je luttais contre le sommeil... lui me murmurait le nom de Noémie... je m'endormis en l'entendant vibrer à mon oreille...

Le tabac du vieux juif était saturé d'opium, selon la mode orientale.

Lui, accoutumé au kief, le fumait impunément ; ce narcotique me plongea dans une longue torpeur.

Je m'éveillai... Plus rien dans la chambre.

Je secouai mes membres engourdis, je regardai autour de moi... Plus d'or.

Un cri de rage s'échappa de ma poitrine ; je descendis en courant vers la ville, droit vers la maison de Mathus.

Mais un sergent du régiment m'arrêta.

Il m'apprit que j'étais déserteur. Depuis onze jours je n'avais pas paru à la caserne.

Mathus m'avait tenu endormi tout ce temps, en me faisant probablement avaler à différents intervalles quelques doses d'opium.

Je passai au conseil de guerre, je racontai ce qui m'était arrivé, et, après une longue enquête, je fus acquitté ; car on trouva la chambre, on trouva les outils du juif, même la vipère cornue dans sa boîte avec son anneau d'or au cou.

Cet anneau, je l'ai !

Quant à Mathus, il avait frété une balancelle espagnole et s'était embarqué avec toute sa famille ; il avait emporté, je ne

sais où, son trésor, — celui du Santa-Cruz — et le mien : Noémie !

Souvent quand je regarde l'anneau d'or en fumant une cigarette, je me dis qu'une bien jolie fille pense peut-être à moi.

Si pourtant Mathus apprenait jamais que je n'étais pas monté au Santa-Cruz pour l'espionner, qui sait ce qui adviendrait !

Une feuille de papier imprimé va si loin parfois, que ce récit lui parviendra peut-être.

Et alors...

Trop tard !... Vingt ans après !

Louis Noir.

FIN.

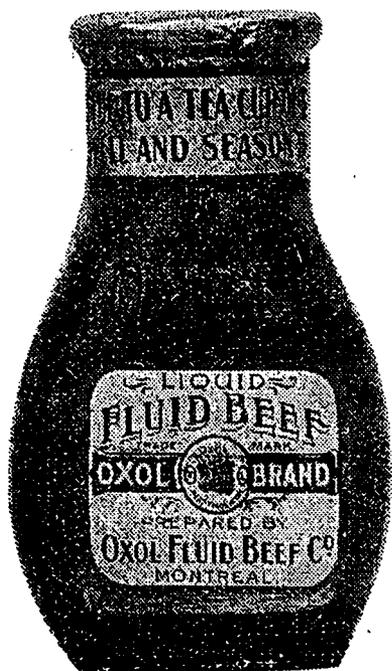
CECI VIENT DE L'EST.

LA réapparition dans nos colonnes de l'annonce de la Cure de l'Eparvin après une absence de quelques années paraîtra à plusieurs de nos lecteurs comme le fait de contempler le "visage familier d'un ami."

L'histoire des commencements de ce célèbre remède pour les chevaux boiteux et atteints d'éparvins est d'autant plus intéressante qu'elle montre à la fois la grande confiance dans sa vertu curative et l'habileté et la perspicacité d'un cultivateur du Vermont. De longues années avant, ce dernier qui résidait près du village d'Enosburgh Falls, un très joli endroit situé dans les verdoyantes montagnes de Vermont, possédait un cheval de prix. Ayant entendu parler du remède du Dr Kendall contre l'éparvin, il se décida à l'employer. Il fut si émerveillé du résultat qu'il résolut, si possible, d'en acheter la formule. Mais à sa grande surprise le prix fut dans les milliers de dollars parce que le docteur Kendall avait la notion de la valeur de sa préparation et qu'il voulait avoir le prix de sa découverte. Tout de même notre cultivateur, épris de son idée d'acheter, hypothéqua sa terre pour sa pleine valeur, et cela, en dépit de tous ses amis et voisins et devint le premier propriétaire du merveilleux médicament du Dr Kendall. Mais ce fut un travail dur et coûteux pour le faire prévaloir, sans compter que les amis et voisins ne cessaient de taquiner l'acheteur et de lui soutenir qu'il avait fait un fou de lui. Il persévéra quand même et au bout de quelque temps quelques petites commandes commencèrent à arriver mais comme goutte à goutte. Puis l'inévitable arriva. Ces modestes acheteurs racontèrent à leurs voisins les résultats merveilleux de ce liniment pour les chevaux ; les commandes se multiplièrent jusqu'au jour où la célébrité fut conquise et que le juste mérite fut récompensé. Il y a déjà beaucoup d'années la compagnie première fut changée en une association à capital-action et administrée par des experts en affaires qui ont été les pierres d'assise de son succès ininterrompu. Le remède du Dr Kendall contre l'Eparvin est toujours préparé au lieu de ses débuts : Enosburgh Falls, Vt., mais pas l'Enosburgh Falls il y a trente ans.

Ce remède a été de la façon la plus directe le facteur qui a métamorphosé l'ancien village coquet en une ville importante qui a son théâtre, son aqueduc, son système d'égout, son luminaire électrique, ses trottoirs en asphalte, sa bibliothèque publique, ses squares, enfin tout l'accoutrement d'une jolie petite ville. Le remède du Dr Kendall a été, à la vérité, le facteur de l'endroit.

Notons un autre incident dans l'histoire des progrès de ce remède. Durant la période des débuts, le docteur Kendall rédigea et publia un "Traité sur le cheval et ses maladies" dont la circulation (payée ou gratuite) est arrivée aujourd'hui à dix millions. Ce livre, si précieux pour les propriétaires de chevaux, peut être obtenu gratuitement en écrivant aux éditeurs : Dr B. J. Kendall Co., Enosburgh Falls, Vt. E. U.



A VENDRE PAR

B. E. McGALE,

2123 rue Notre-Dame, Montreal.

LE THE DE BŒUF**OXOL**

DONNE LA FORCE ET SUSTENTE LA VIE.

Une once d'OXOL, contient plus de matière nutritive qu'une livre d'Extrait de Bœuf ou que le thé de bœuf fait à la maison.

Préparé par la

Oxol Fluid Beef Co.,

MONTREAL.

**RESTAURATEUR
DE ROBSON****Plus de cheveux gris**

Voulez-vous donner à vos cheveux gris le NOIR de leurs jeunes années, faites usage du RESTAURATEUR de Robson, préparation par excellence.

En vente partout. 50c la bouteille.

Propriétaire :

J. T. GAUDET, Pharmacien,

JOLIETTE, P. Q.

10c

Sur réception de 10c en argent ou en timbres-poste nous vous enverrons franc de port 10 jolies Cartes de Naissance. Élégantes et dessins attrayants.

L'AMI DU LECTEUR, 2 Maple Avenue, Montréal.

JUGE ET JURY

L'Homme qui se sert de Cirage à Chaussures

est son propre juge et le jury ne peut pas être en désaccord.

Mettez

Les Cirages Speciaux a Chaussures de



A L'ESSAI
PUIS ATTENDEZ
LE VERDICT.

L. H. PACKARD & Co,
MONTREAL.

... AVERTISSEMENT ...

CECI EST LA BOITE QUE L'ON IMITE



C'est sa merveilleuse popularité qui est la cause de cette imitation.
Soyez sur vos gardes.

Procurez-vous le véritable Café "SEAL BRAND"

Chez tous les bons épiciers.

CHASE & SANBORN, Montréal et Boston.

Un Jugement important

Au sujet du droit de se servir du nom du
Dr CODERRE

Un très important jugement a été rendu en cour supérieure ces jours derniers, jugement qui aura d'autant plus de retentissement, qu'il a été porté au sujet d'une médecine puissamment annoncée sur tout le continent américain.

Tous vos lecteurs connaissent le nom du Dr Coderre. Ils savent que ce célèbre médecin consacra son temps, sa science et son expérience à trouver la formule de plusieurs médecines tout particulièrement propres à notre climat, à nos besoins.

Le nom du Dr Coderre attaché à une médecine est, de l'aveu de tous, une garantie de son efficacité, et ce renom n'a cessé de grandir.

Un jour, le Dr Coderre vendit à M. B. E. McGale la formule de ses médecines et le droit exclusif de les manufacturer et annoncer en y mettant son nom.

Or, il y a quelques années, une compagnie entreprit la manufacture et la vente de pilules qui furent appelées les "pilules rouges du Dr Coderre." Ce que voyant, M. McGale s'adressa aux tribunaux pour obtenir que cet accaparement prenne fin. Ce fut la cause de McGale *versus* Simard et Mignault.

Le 4 janvier dernier l'honorable juge Doherty rendit un jugement dont voici la substance :

Les défenseurs n'ont aucun droit de se servir du nom du Dr Coderre pour ces pilules rouges vu qu'il n'en a jamais ni préparées ni lancées sur le marché. Personne autre que M. McGale ne possède le droit de se servir de ce nom pour des préparations médicinales.

Le juge a accordé un bref d'injonction interdisant aux défenseurs de se servir du nom du Dr Coderre et de l'annoncer.

Voilà un jugement catégorique et parfaitement clair. Les droits de M. McGale reçoivent la consécration légale tout comme les vraies préparations du Dr Coderre ont depuis longtemps celle de l'opinion publique.

BIJOUX POUR TOUS

Chaque jour, la foule envahit notre magasin depuis qu'il est connu que nous surpassons tous les autres, cette saison-ci, sous le rapport des articles les plus nouveaux en fait de Bijouterie, Montres, Diamants et Argenteries, et qu'au point de vue des prix nous sommes au-dessus du meilleur record.

Les personnes du dehors qui viennent en ville sont cordialement invitées de venir visiter notre magnifique établissement afin de se rendre bien compte personnellement de nos dernières importations pour la saison. Nous serons heureux de vous montrer notre stock et de vous édifier sur nos prix.

COCHENTHALER,
BIJOUTIER-LAPIDAIRE,

149 rue St-Jacques, Montréal.

{ Attention spéciale donnée aux }
{ commandes par la maille. }

Notre prochain numero

Le prochain numéro de L'AMI DU LECTEUR contiendra comme feuilleton complet un charmant récit intitulé

LE PORTRAIT

qui n'a jamais été publié dans ce pays. On y trouvera aussi des articles sur les sujets les plus attrayants. N'oubliez pas de donner votre commande à quelque dépôt de journaux.



Le Chemin de Fer Populaire

ET Favori chez les Touristes

Il vous porte à tous les points où la pêche, la chasse, les beautés de paysages vous attirent. Ses voies couvrent une longueur de 4186 milles, ce qui en fait, en réalité, un chemin de fer national.

C'EST REELLEMENT

La Grande Voie Ferrée entre l'Est et l'Ouest.

Trois Trains Rapides chaque jour, excepté le dimanche, entre

MONTREAL, TORONTO, DETROIT NIAGARA, CHICAGO
et toutes autres places dans l'Ouest.

(Pour les trains du dimanche, lisez les tableaux horaires.)

Des Montagnes d'Ontario où se trouvent les beaux

LACS MUSKOKA SONT ATTEINTES PAR LE GRAND TRONC,

lequel est, en plus, une route directe aux Chûtes de Niagara là où le même chemin de fer a, au-dessus du "Niagara Gorge" un pont à double arche et en acier : une vraie merveille.

Des Trains directs aux Montagnes Blanches, aux Sources Poland, à Portland et à toutes les stations balnéaires du littoral de l'Atlantique. Aussi pour les villes d'eau du bas du St-Laurent : Cacouna, Dalhousie, etc.

C'est encore ce chemin de fer qui est le plus direct pour Québec ; il offre aux voyageurs une vue complète de ce panorama renommé : Québec, sa citadelle, ses remparts, les Plaines d'Abraham, l'île d'Orléans et la chute Montmorency.

Demandez à tous nos agents les renseignements nécessaires. Des brochures, des cartes, etc., sont à la disposition du public.

CHAS. M. HAYS,
Gérant général,
Montréal.

GEO. B. REEVE,
Agent général du trafic,
Montréal.

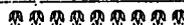
W. E. DAVIS,
Agent général de passagers et de
billets, Montréal.

GEO. T. BELL,
Premier Assistant-gérant
général et agent des passagers
à Chicago.

GEO. W. VAUX,
Asst. Gen. Pass. Agt.,
Montréal.

D. O. PEASE,
Agent du district pour les
passagers,
Montréal.

Voulez-vous un verre de BON BRANDY ?



Demandez le

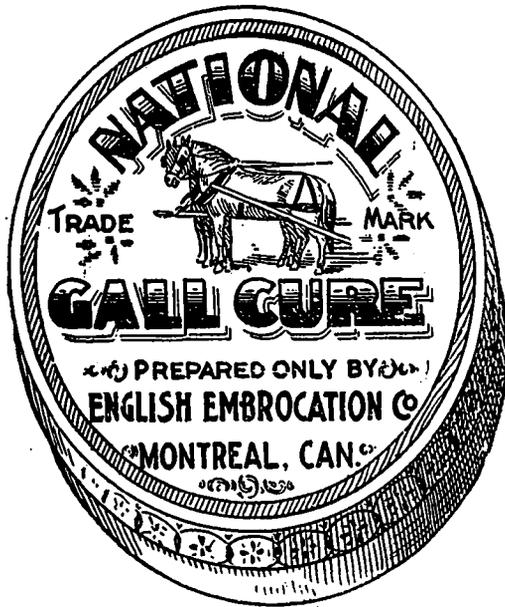
. BRANDY PH. RICHARD .

V. S. O. P.

Dont le GOUT, l'AROME sont des plus exquis.

ESSAYEZ-LE

Cela paie d'avoir soin de votre Cheval UNE OFFRE MAGNIFIQUE



LE REMEDE NATIONAL

pour les vésicules guérit positivement :

Les Vésicules, les Plaies, les Crevasses, la Picote et les Blessures aux Epaules.

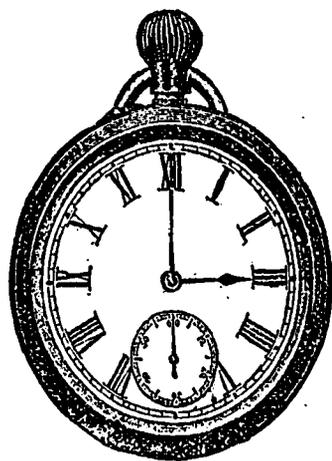
Dans le cas de maladie du trayon de vaches il assure une guérison immédiate et certaine.

Le Remède national pour les Vésicules agit pendant que le cheval travaille. Il est en grosses bouteilles de deux onces et envoyé sur réception de 25 cts franc de port.

THE ENGLISH EMBROCATION Co., 337e rue St-Paul,

Envoyez 3 cts pour échantillon gratis.

Montreal.



Pour un club de quatre, nous vous enverrons l' "Ami du Lecteur" pendant un an.

Pour un club de dix nous donnerons un joli set de boutons en or—un plaqué substantiel pour chemises—garantis devoir durer cinq ans :

A tous ceux qui nous enverront VINGT SOUSCRIPTEURS, nous expédierons, tous frais payés, une jolie montre—gun metal—un régulateur parfait dont vous n'aurez jamais à vous plaindre.

Vu que ces dons si généreux nous font encourir une forte dépense, nous ne pouvons les offrir que pendant 30 jours. De plus, sachant qu'une grande demande va être faite, permettez-nous de vous prier de commencer de suite votre propagande pour notre Journal.

Quelques heures de travail vous procureront un cadeau précieux.

Adressez : Département des Primes, L' "Ami du Lecteur," Montréal.

L'ami de tout le Monde



STANTON'S PAIN RELIEF

INTERNE ET EXTERNE

Ce remède arrête et dissipe plus d'indispositions et de douleurs, et établit un plus parfait équilibre de tous les fluides qui circulent dans le système humain, que ne saurait le faire dans le même espace de temps aucun médicament en usage.

Ce Remède Populaire devient rapidement d'un usage universel, par le fait que nous guérissons, sans charge, chaque fois que l'occasion s'en présente, aucune des maladies énumérées ci-dessous. Aussitôt que le Stanton's Pain Relief est appliqué, il tue la douleur avec une rapidité qui tient du prodige. Pour indisposition ou douleur nous garantissons qu'il opérera l'effet que réclame l'étiquette : dans le cas contraire, votre argent vous sera remboursé. Ne l'achetez pas avant d'en connaître l'efficacité.

Nous n'avons pas la prétention de guérir toutes les maladies—mais seulement celles mentionnées dans la direction.

Ce liniment repose sur des propriétés chimiques et électriques et peut, par conséquent, s'appliquer dans les cas de dérangement dans la circulation des fluides nerveux et vitaux.

Le Soulage-Douleur agit directement sur les absorbants, et réduit les enflures glandulaires et autres dans un temps incroyablement court et sans aucun danger provenant de son usage dans aucune circonstance.

C'est un remède interne, composé de racines, d'herbes et d'écorces dont nos ancêtres faisaient usage, et que la Providence a répandues en grande quantité sur la terre pour guérir toutes les maladies, si nous savons en reconnaître les merveilleux effets. Il a fallu plusieurs années d'expérience et d'étude à la Faculté de Médecine pour trouver les remèdes les mieux adaptés aux maladies suivantes, savoir :—

Choléra, Choléra Morbus.

La Diarrhée et la Dysenterie en 1 jour.

Le Mal de Tête et le Mal d'Oreille, en trois minutes.

Le Mal de Dents en une minute.

La Névralgie en cinq minutes.

Les Entorses en vingt minutes.

Le Mal de Gorge en dix minutes.

La Colique et les Crampes, en cinq minutes.

Le Rhumatisme dans un intervalle de 1 à 30 jours.

La Fièvre Intermittente et autres en une journée.

Les Douleurs dans le Dos et les Côtes en dix minutes.

La Toux et le Rhume en un jour.

La Pleurésie, en un jour.

Guérit de plus la Surdité, l'Asthme, les Maladies des Bronches, l'Inflammation des Intestins, la Dyspepsie, les Maladies du Foie, l'Érysipèle, le Battement de Cœur, les Brûlures, les Engelures, les Cors, etc., etc.

 Gardez-le dans votre famille. La maladie arrive lorsqu'on s'y attend le moins. 

Prix 25 cts vendues partout.

Vendues en gros par "THE WINGATE CHEMICAL COMPANY Limited
Montreal, Canada."



Ne soyez pas trompés



Les Véritables Préparations du Dr. Coderre
portent sa Signature et sa Photographie.

LES PREPARATIONS

DU

DR. CODERRE

sont approuvées par les
Professeurs de l'Ecole de
Médecine et de Chirurgie
de Montréal, de la Fa-
culté de Médecine de
l'Université du Collège
Victoria.



LES PREPARATIONS

DU

DR. CODERRE

prescrites et employées
dans sa pratique depuis
50 ans, avec le plus
grand succès, sont au-
jourd'hui les Remèdes
de Famille les plus en
vogue.

Professeur de matières médicales, etc., etc.

LISTE DES PREPARATIONS ORIGINALES ET VERITABLES DU Dr CODERRE

Sirop des Enfants du Dr Coderre

Sirop Expectorant du Dr Coderre

Elixir Tonique du Dr Coderre

Pilules Toniques du Dr Coderre

Poudre Anti-Asthmatique du Dr Coderre

Pastilles pour les Vers du Dr Coderre

Emplatre Curatif du Dr Coderre

Remède contre le Ver Solitaire du Dr Coderre

Vin Tonique du Dr Coderre

Adressez toutes communications à

B. E. McGALE,

Chimiste, Montreal.

